

CABINET
DE CURIOSITÉS
La chronique de Philippe Simon

Jérusalem-Kyoto,
fausse route

Lorsqu'un peuple met en scène le récit de ses origines, il a une tendance naturelle à se choisir des ancêtres qui en jettent – le courage de Guillaume Tell pour nous, celui du Cid pour les Espagnols, etc. Cette quête de racines peut quelques fois être légèrement tirée par les cheveux: en 1511, dans ses *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, Jean Lemaire de Belges imaginait ainsi que ses ancêtres les Gaulois étaient à la fois de proches descendants du patriarche Noé («Samothes [...], par le commandement de son grand pere Noë, fonda le Royaume de Gaule: & en fut le premier Roy») et les fondateurs de la civilisation troyenne. Ça fait beaucoup pour Astérix, même gavé de potion magique. D'autres récits sur l'origine des peuples vont chercher plus loin encore. C'est le cas du *Nichiyu Dōsoron*, une théorie forgée durant la seconde moitié du XIXe siècle par un pasteur écossais du nom de Nicholas McLeod, et postulant l'origine commune des peuples japonais et juif. Dans un livre, *Epitome of the Ancient History of Japan*, qu'il publie en 1878 à Nagasaki – ville dans laquelle il officiait alors comme missionnaire –, McLeod explique que les autochtones de l'Archipel ne sont autres que les descendants des tribus perdues d'Israël, dispersées au VIIIe siècle av. J.-C. après la destruction du royaume de Samarie par les Assyriens. Sur quoi McLeod se fonde-t-il pour asseoir cette genèse? Sur des similitudes entre l'histoire de Moïse et celle de Jinmu Tennō, premier empereur, légendaire, du Japon. Sur des ressemblances (selon lui) entre le judaïsme et le shintoïsme. Et aussi sur des critères physiognomoniques qui sentent très fort l'antisémitisme de la fin du XIXe siècle: «J'ai croisé tant de visages juifs semblables à ceux que j'avais vus sur le continent que j'ai décidé d'attendre à Fushimi [un quartier du sud de Kyoto, capitale impériale] pour voir l'Empereur* et son cortège, dont tous les membres, sans exception, avaient des traits juifs; l'Empereur se distinguait de tous les membres de son cortège, mais il ressemblait beaucoup à la noble famille juive des von Epstein, ces riches banquiers de Varsovie et de Saint-Petersbourg (les Rothschild de Russie).» McLeod racontait un peu n'importe quoi – il avait débuté dans l'industrie de la pêche au hareng, ce qui n'est pas forcément une prédisposition pour l'histoire. Sa théorie («de sac à pain», dirait-on dans le Jura) n'a eu que fort peu d'impact au Japon. En 2005, une étude de l'Université d'Arizona publiée dans le *Journal of Human Genetics* a définitivement invalidé cette filiation aventureuse. ■

* Mutsuhito, à cette époque.

Asa Hendry:
prendre soin
des histoires

Berger et écrivain queer, l'auteur grison a reçu le Prix suisse de littérature pour « Archive », texte charnel et libre qui explore l'effet d'un trauma familial sur deux générations

Julien Burri

L a rencontre a eu lieu à Morges, au Livre sur les quais, en septembre dernier, où *Archive* était présenté en avant-première. Ce texte hors norme, au titre mystérieusement barré, paraît cette semaine en librairie. Dans l'hôtel du bord du lac où nous avions rendez-vous, Asa Hendry revenait de deux mois à la montagne. «Nous sommes deux bergers à nous occuper de 230 génisses. Quelqu'un me remplace en ce moment.» Asa Hendry, née en 1999, à Val Lumnezia, dans les Grisons, a étudié le théâtre et suivi les études genre à Berne, puis à Giessen, en Allemagne. Cette année, a reçu le Prix suisse de littérature 2026. Sur les réseaux sociaux, Asa Hendry se présente comme écrivain et cow-boy. Elle n'aime pas les cases et préférerait que nous utilisions un pronom neutre, «iel»*.

Monde masculin

«Je suis devenu berger quand j'avais 10 ans. J'ai appris le langage des animaux, de la météo, des paysages. Cela a influencé ma façon de vivre. Par exemple, je ne me sens pas très à l'aise dans ces vêtements propres, ici, dans ce lieu un peu aseptisé. Excusez-moi.» Il est intrigant, ce titre barré. *Archive*. Comme si quelque chose était donné et refusé à la fois. Le récit qu'il précède est simple, concret et charnel, même s'il ose les répétitions et les pages blanches. Il s'attache à un monde principalement masculin, les bergers, la montagne, les troupeaux. Un fils parle de l'enfance de son père, passée à l'alpage sous la respon-

sabilité d'un oncle. Une enfance marquée par une expérience traumatisante, dont le père ne parle pas, mais qui déteint sur sa façon de marcher, de bouger, de se taire. Sur sa façon d'aimer son fils.

Le père est tout entier silence, alors le récit parle pour lui. Il aménage une place pour le non-dit et laisse entendre son poids sur la génération suivante. Le narrateur commence par s'adresser directement à nous. Les phrases sont rythmées par de fréquents retours à la ligne: «Dis-toi que ce texte est lié / au paysage. / Dis-toi que cette histoire est liée/à l'agriculture. / Pour la raconter il faut avoir gardé ou trait / au moins dix vaches dans sa vie, / ou s'être levé plusieurs fois de suite/à quatre heures du matin.» Le texte a été rédigé en sursilvan. Dans l'édition qui paraît chez Métropolis cette semaine, la version originale fait face à la traduction française, en regard. «*Quei text ei ina plaga aviarta // Seigies precaut: a.*» «Ce texte est une plaie béante. // Fais attention.»

Le langage du silence

A table, à la maison, le père se tait; la mère parle pour combler le vide. La radio diffuse des «hits romanches». Le fils apprend à décoder les gestes, même les silences. Le corps du père s'exprime. «C'est un langage qui vibre comme les particules de fleurs de foin dans le contre-jour du soleil couchant / quand on affourrage le troupeau.» Petit, le père gardait les bêtes à l'alpage, à la belle saison. Un veau est mort en faisant une chute. On a mis son



Asa Hendry dit avoir appris le langage des animaux, de la météo, des paysages. (Florian Bachmann/Todofoto.ch)

Futur antérieur

Sauvons l'école, sauvons nos sociétés!

Comment enrayer la marche vers la guerre quand les mécanismes qui y conduisent sont ancrés dans nos modes de pensée? En 1938, Virginia Woolf défendait l'idée d'une transformation de l'éducation à petits pas

Gauthier Ambrus

P ourquoi manifestent ces élèves et ces étudiants qui crient leur colère dans les rues de toute l'Europe, au-delà des problèmes qu'ils affrontent dans leur propre pays? On peut analyser l'objet de leurs revendications sur trois niveaux qui s'emboîtent, allant du plus concret au plus

souterrain. Il y a ainsi, dans l'ordre, les conditions d'enseignement détériorées, le futur incertain et un malaise social diffus qui n'est guère facile à identifier, y compris par les intéressés eux-mêmes.

Essayons tout de même. La difficulté des jeunes générations à trouver leur place dans la société d'aujourd'hui se cristallise autour de la crise de l'école, conçue comme relais fondamental des valeurs et des modèles, et ce, à plus forte raison à l'ère de l'IA triomphante. Qu'a-t-elle encore à transmettre? A quoi forme-t-elle donc au juste, dans un monde toujours plus inégalitaire et dont les repères se délittent? On en verra un symptôme intéressant dans le motif secret et pas très avouable qui aurait mis le feu aux poudres dans les lycées français: l'interdiction du téléphone portable, cette béquille technologique qui remplit le vide des longues heures de cours, contribuant simultanément à aggraver et à masquer le lent déclin de l'école.

Et que fait-on pour répondre à cette crise, qui est à la fois crise d'avenir et crise de transmission? A défaut d'autre

PUBLICITÉ

ERA
CAMERA
IF LIFE IS A VIDEO GAME, THE GRAPHICS ARE GREAT, BUT THE PLOT IS CONFUSING & THE TUTORIAL IS WAY TOO LONG.
MUS
UNE EXPOSITION DE CEDRIC ZELLWEGER
5.9.2026 – 10.1.2027



corps dans la neige, pour le conserver. L'oncle a décidé: «Ça nous fera de quoi souper tout l'été.» Ramuz aurait pu l'écrire, cette fable. Elle ressemble à une comptine, se répète dans le livre, dans toute sa simplicité nue et son émotion: «Il n'a pas fallu deux semaines pour que / les vers se tortillent dans l'assiette / et l'oncle disait toujours: / Allez, mange! Allez mange! / Et l'enfant a mangé. / Tout l'été.»

Archive a été écrit pour les planches et mis en scène la première fois par Rebekka Bangerter en 2025, dans le Festival de théâtre romanche Travers. Il est sous-titré «Monologue en 14 tableaux». On peut le lire à la fois comme un poème ou un récit. Le théâtre d'Asa Hendry est un lieu de réparation. «J'aimerais que la littérature prenne soin de nous. Qu'elle soit une pratique de guérison. Je n'aimerais pas utiliser les histoires, mais plutôt prendre soin d'elles. Je crois fermement que nous



Genre Monologue
Auteur Asa Hendry
Titre Archive
Traduction Du romanche (sursilvan) par Marie Hasse et Walter Rosselli
Editions Métropolis
Pages 103

pouvons nous libérer de nos traumatismes. Ce qui m'intéresse, c'est lorsque les victimes peuvent quitter leur rôle, qui peut être ambivalent. Le père, dans mon livre, est une victime. Il ne prend pas ses responsabilités. Il ne sort pas de ce statut et continue de répercuter son trauma autour de lui.»

La mémoire de l'eau

La blessure dont parle le texte, des anciennes générations de bergers l'ont vécue, explique l'auteur, qui a réfléchi à la façon d'écrire sur la violence «pour ne pas la renforcer, la reproduire, ne pas la donner en spectacle.» Il s'agit de décrire la trace qu'elle laisse sur la génération suivante. «C'est comme la mémoire de l'eau.» Une tradition pas si ancienne affleure, quand les enfants étaient envoyés garder les troupeaux, dès l'âge

de 5 ans parfois, encadrés par des adultes. «Aujourd'hui, cela ne se produit plus. Les gens font plus attention. A l'époque, c'était pour des raisons économiques. Les familles avaient besoin de l'argent que les enfants rapportaient.»

Ses parents sont infirmiers, mais son père était d'abord mécanicien de voitures. L'été, ils étaient bergers, eux aussi. C'est en pensant à eux qu'Asa Hendry écrit. Pour les siens. «Si ma famille vient voir une pièce, j'ai envie qu'elle se sente accueillie. J'essaie d'être comprise des gens dont je parle. Ce serait absurde d'écrire de manière compliquée. J'essaie d'écrire depuis le corps, pas depuis la tête.»

A l'adolescence, iel a publié un premier récit de fantasy en romanche, *Emalio*. Puis un autre roman à 18 ans, *Sin lautget*. Mais *Archive* est considéré comme son premier livre, véritablement. Lorsque les troupeaux redescendent en plaine, Asa Hendry trouve le temps d'écrire, de faire de l'art et des performances. «Ecrire, c'est surtout penser. Je parle aux gens, je leur demande ce qu'ils ressentent. Je fais de longues promenades avec ma chienne.»

En lisant des essais de théorie queer, iel a appris à enjamber les cases, à faire confiance à «l'entre-deux». Berger, queer et écrivain. Les pieds dans la terre et la tête dans les livres. «La pression de l'extérieur est parfois si forte qu'elle vous empêche de vous souvenir que vous pouvez être ce que vous voulez, ce qui est bon pour vous. Longtemps, je ne pouvais pas m'imaginer, en tant que personne queer, rejoindre mon village, travailler comme berger. J'ai dû m'autoriser à le faire. C'est la même chose avec le théâtre. Pour écrire cette pièce, j'ai dû me libérer des attentes. Oublier à quoi devrait ressembler une pièce de théâtre.»

Pour un théâtre romanche

En appendice, à la fin du livre, Asa Hendry signe un bref manifeste qui invite à créer un théâtre romanche qui n'ait pas honte d'être ce qu'il est. Qui ne cherche pas à se conformer aux exigences d'exotisme porté sur les Grisons par les autres régions suisses: «Nous avons besoin d'une dramaturgie qui remette en question les récits désuets. Une dramaturgie qui s'émancipe de la tradition du théâtre villageois, sans la dévaluer et sans reproduire de sentiments d'infériorité. Une dramaturgie qui mette doucement le doigt sur les plaies romanches et qui s'empare des histoires qui n'ont pas encore été traitées ni racontées sur les planches.» ■

*Bien que «Le Temps» n'ait pas adopté l'écriture inclusive, nous utilisons dans cet article le pronom personnel «iel» pour désigner Asa Hendry, afin de respecter son identité de genre.

choses, on prépare les élèves à la guerre, en réactivant un vieux réflexe. Directement, comme dans toujours plus de pays européens. Ou indirectement, en vivant sa perspective dans les esprits, afin de mieux l'inscrire au sommet des priorités budgétaires. Mais comment concilier cette nouvelle mission confiée à l'école avec sa fonction idéale, à laquelle il est bien difficile de renoncer sans faire tout sombrer, celle qui voit en elle le creuset des rapports de solidarité qui fondent le vivre-ensemble?

Il ne sert à rien de «brûler l'école»

A la veille du second conflit mondial, Virginia Woolf se demandait de façon presque désespérée, dans son essai *Trois Guinées* (1938), comment détourner les sociétés contemporaines de la guerre où celles-ci semblaient devoir s'acheminer par atavisme. Grâce à la magie de l'éducation, entend-elle s'exclamer autour d'elle. Vraiment? Difficile à croire dans les conditions actuelles. L'éducation de son temps n'enseigne pas en effet «à détester la

force mais à l'employer», en rendant «avide de conserver son bien» (trad. Editions des femmes, 1977).

Et pour réformer cette éducation qui sert la guerre sur un plateau, il ne faudrait rien de moins une condition préalable que changer toute la société. Autant dire que la tâche est cyclopéenne et qu'elle relève tout bonnement de l'utopie. Il est donc illusoire, estime Virginia Woolf, de vouloir «brûler l'école», en croyant que cela sera suffisant de «mettre le feu à ces vieilles hypocrisies». On risquerait fort de se retrouver avec un tas de cendres dans les mains, rien d'autre. C'est peu pour affronter l'avenir et ses défis.

La solution est plus prosaïque, selon elle. Ce qu'il faut, c'est procéder à petits pas, dans le sens des choses et sans grand chamboulement. En assurant un accès égalitaire à l'éducation, tout comme aux voies qu'elle ouvre au sein de la société. En extirpant pour ce faire les inégalités qu'elle tolère et qu'elle contribue à perpétuer, à commencer par celle qui sévit entre les sexes, question qui est au centre de son livre. On finira alors par former une société plus juste, suscep-

tible de résister aux sirènes de la guerre, et qui réinventera une école fidèle à ses valeurs.

Aujourd'hui également, à l'autre bout de l'histoire décrite par Virginia Woolf, on a renoncé a priori aux «grands soirs» de l'éducation, sans savoir toutefois par quoi les remplacer, puisque l'espoir d'une société plus juste caressé par l'écrivaine semble avoir fait long feu, lui aussi. Ne lâchons pas pour autant l'invitation qu'elle nous adresse, à presque un siècle de distance. Pour guérir l'école de ses maux, il faut d'abord savoir affronter ceux de la société. Le reste suivra. La guerre n'est au fond qu'un symptôme qui s'incruste quand les sociétés ne savent plus ce qui les fait tourner, ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

